

Cluj, la Silicon Valley de l'Europe

Depuis l'entrée de la Roumanie dans l'Union européenne en 2007, cette ville étudiante de Transylvanie est devenue l'eldorado de la sous-traitance informatique. Des milliers d'ingénieurs construisent nos sites Web et logiciels du quotidien. Pour 400 euros par mois.

Sur le parvis de la cathédrale de la Dormition, pleine à craquer, des demoiselles en robes à fleur et talons hauts se signent copieusement. Leurs mères et grands-mères, foulards sombres, prient à l'intérieur. Les hommes se laissent distraire, préférant épier les grosses voitures qui parquent autour de l'édifice. Dans une ville comblée par le miracle du plein-emploi, la première religion est l'informatique. Vingt mille ingénieurs roumains sont affairés à la fabrication de milliers de sites Internet et d'applications, majoritairement français et britanniques. La paie d'un informaticien démarre à 400 euros, c'est 100 euros de plus que le salaire moyen.

En moins de dix ans, Cluj la pieuse est devenue le sous-traitant informatique de l'Europe. Grâce à l'excellence de ses deux facultés techniques, principales pourvoyeuses demain-d'œuvre. Ces jours-ci, le grand auditorium de la Liberté, fierté architecturale de l'université Babes-Bolyai, fondée en 1872, célèbre ses diplômés. Les lancers de chapeaux mortiers, à l'américaine, réjouissent les familles, souvent modestes. « C'est une tradition de l'après-guerre, interdite sous les communistes mais relancée en 1990, après la mort du dictateur Ceausescu », nous apprend le professeur de mathématiques Horia Pop, que les élèves surnomment affectueusement « M. Einstein » à cause de sa moustache immaculée.

Nous longeons une rue défoncée, bordée de maisons aux murs décatés. L'une d'elle abrite une solide start-up de création de sites Internet : Transylvania Consulting. « Il n'y a pas de logo à l'entrée. Il vaut mieux rester discret pour éviter les cambrioleurs... et les inspecteurs des impôts corrompus », dit Nicolas de Castelnaud, patron français marié à une médecin roumaine, qui distille ses consignes dans la langue locale. Ses employés en charge du référencement des sites, les moins payés, sont remisés au rez-de-chaussée, entre la cuisine et les toilettes. A l'étage, une chambre rassemble les « codeurs », une autre les « développeurs » et une dernière les « graphistes ». Atmosphère concentrée et potache pour ces soutiers de l'électronique. L'un d'eux commente sa dernière création : le site d'un musée français commémorant une bataille de la Seconde Guerre mondiale. « Je me suis inspiré du décor d'un jeu vidéo célèbre », murmure-t-il.

A Cluj, certains décrochent les plus beaux contrats pour de grandes entreprises européennes

« Les salaires représentent l'essentiel de mes coûts », estime Nicolas de Castelnaud. Le loyer de la boîte est insignifiant. Et ses employés ne paient pas l'impôt sur le revenu : un avantage fiscal réservé à l'industrie high-tech roumaine. Un centre culturel près de Maubeuge, un fleuriste breton, un coiffeur normand, un cabinet d'avocats parisien, une municipalité wallonne : son portfolio de 6 000 sites est un hommage à la francophonie. « Ce sont des petites agences provinciales de création de sites qui me passent commande. Leurs clients, des artisans, ignorent que tout est fabriqué ici, en Roumanie. Heureusement, sinon ils demanderaient une ristourne. »

A Cluj, quelques mastodontes de la sous-traitance décrochent les plus beaux contrats. IQuest, Evozon, Epitech, Codespring, Pentalog... Ces sociétés aux noms barbares bâtissent des applications de tablettes, des sites d'e-

commerce et même des logiciels internes pour les grandes entreprises européennes. Créée il y a neuf ans, Evozon compte 300 employés, 5 immeubles neufs et entend bien s'agrandir. Gabriel Cretu, son fondateur, 36 ans, épaules trapues et crâne rasé, convoite un terrain en friche : une décharge occupée par une famille tsigane. « Juridiquement, c'est très compliqué de s'en porter acquéreur. Nous sommes en Roumanie, il faut des relations. » Alors il se concentre sur le recrutement. Dans son radar : une jeunesse flexible, bon marché, à former sur place. « Nous embauchons des étudiants de Cluj dès leur première ou deuxième année. Mais ils ne sont plus assez nombreux pour accompagner notre croissance. Cet automne, on ira aussi dans les lycées, avec d'alléchantes offres de stages rémunérés. Le site de vêtements Net-a-porter ou la compagnie aérienne British Midland International figurent au tableau de chasse de l'entreprise. Au sous-sol, près de la cantine, un tableau recueille les doléances anonymes de ses salariés. « Nous voulons du temps pour des projets personnels, des formations pour d'autres logiciels... »

Les informaticiens de Xoomworks, un concurrent, aiment fumer leur cigarette sur le balcon, en regardant les étudiantes en médecine arpenter la rue Victor-Babes. Leur firme édite un logiciel pour les salariés d'Alstom, un autre pour les buralistes sous contrat avec Altadis, le fabricant de Gauloises. Xoomworks assure la maintenance des sites de voyage Expedia et Jet Tours. « Nous avons surtout bâti l'équipe technique de Betfair, le géant du pari sur Internet », insiste Christophe Bajc, directeur du développement. L'un de ses subalternes s'appelle Calin Bejan. Le jeune homme a d'abord travaillé au centre d'appels européen de Samsung. Un gigantesque open space dissimulé dans un centre commercial désuet de Cluj. Son anglais, entretenu par une addiction aux feuilletons américains non doublés, est son meilleur atout. Le voici « conseiller support » chez Xoomworks. A lui d'expliquer aux employés d'une entreprise cliente les méandres d'un logiciel de comptabilité. « Parfois, quand certains réalisent que je suis en Roumanie, ils s'énervent et me raccrochent au nez. » Calin complète son maigre salaire par quelques cours de langue à 4 euros de l'heure, donnés la nuit sur Skype à une poignée d'étudiants japonais. « C'est un complément de revenus que m'offre une école philippine d'e-learning ». Du haut de ses 22 ans, Calin est encerclé par la mondialisation.

Une croissance fulgurante pour l'entreprise française implantée à Cluj

Dans les locaux spacieux d'une usine de bottes fermée après la chute du communisme, l'entreprise française PiTech+ opte pour l'enracinement clujois. Et embauche à la chaîne : 80 informaticiens en juin 2013, 200 un an plus tard. Une croissance fulgurante permise par des contrats décisifs. « Nous travaillons maintenant pour le français Publicis. Il nous confie la construction et la maintenance des minisites d'une grande chaîne d'hypermarchés et d'un assureur », s'enchant Bogdan Herea, diplômé de l'Institut national des sciences appliquées de Lyon. Sa société a bâti sa renommée en travaillant sur le site Dior.com. Parce qu'il faut encore embaucher, Bogdan prend les devants. Et lance Academy+, une école d'informaticiens inspirée de l'École d'informatique 42 de Xavier Niel, le patron de Free. Pas de diplôme reconnu à la clé, mais trois années de formation pour futurs cadors roumains de la création de sites. C'est un jeune Français de 23 ans, chef de projet, qui nous détaille les atouts de ce cursus sur mesure, devant une salle de réunion baptisée « Charles-Darwin ».

Face à la pénurie de main-d'œuvre, la palme de l'audace revient à Roxana Rugina. La jeune Roumaine rentre d'un stage à Montreuil. Elle a posé son ordinateur en centre-ville, dans une belle maison de notable aux murs sépia et chandeliers clinquants. Soutenue par l'opérateur historique français des télécoms, Roxana s'apprête à ouvrir une école qui, au terme de six mois de formation intensive, offrira un emploi d'informaticien bas de gamme à des jeunes en échec scolaire. A la table voisine, nous rencontrons un Français, par hasard. Sur les conseils de son amie roumaine, il songe à déménager son agence de création de sites, lancée il y a tout juste un an en Seine-et-Marne.

« Toutes ces initiatives ne sont pas la solution, en tout cas pas pour la jeunesse roumaine. Il faut que ces start-up arrêtent de se comporter comme des vampires en sortant nos jeunes du système universitaire, au bénéfice de leurs activités aux marges bien faibles », s'indigne Sergiu Nedevschi, professeur de sciences informatiques et vice-recteur de l'Université technique de Cluj. Un étudiant en informatique sur deux quitte sa fac avant d'avoir obtenu son diplôme, les autres manquent les cours pour honorer leurs contrats. Alors le professeur contre-attaque. Et décroche lui-même des commandes d'industriels renommés : « Les allemands Volkswagen et

Bosch financent nos travaux de recherche sur la conduite automatique. Nous développons un système qui détecte et détermine la nature de tous les obstacles se présentant devant un véhicule. Je veux former des ingénieurs capables de résoudre des problèmes, de poser des équations à partir de leurs connaissances. Nos jeunes méritent mieux que de devenir de vulgaires machines à écrire du code informatique. » M. Nedevschi nous présente son génie des Carpates, son prodige. A 23 ans, l'assistant de recherche Sebastian Crisan vient d'être embauché par Facebook. En octobre, master en poche, il quittera la Transylvanie pour la Californie, contre un salaire annuel à six chiffres.